

Préface

Depuis longtemps un métier a disparu dans le cinéma français : c'est celui de dialoguiste. Que prouvaient Michel Audiard, Henri Jeanson, ou Jacques Prévert ? Ils nous disaient que la substance de la vie réside moins dans la vie elle-même que dans ses mots. S'attachant peu à la résonance magnétique, davantage à la biopsie du verbe, Véronique Griner-Abraham rafraîchit cette vérité. À chaque page, à chaque ligne, le scénariste en nous voudrait garder en mémoire des dialogues trop cocasses pour être vrais. Pourtant ils existent, ce vieux monsieur persuadé dans la Bretagne actuelle qu'il faut rejoindre De Gaulle en Angleterre, ou cette vieille dame capable d'éprouver pour une voiture rouge un élan d'amour « jamais ressenti pour un homme ». Si à bien des égards, la vieillesse est un naufrage – en particulier celui du corps –, elle est aussi l'occasion de revenir (ou de parvenir enfin) à la seule chose qui compte : le regard sur la vie. Même chez celui qui n'a pas *souhaité* vieillir, ou qui ne s'en est pas aperçu, la vieillesse altère tout. Le comprendre, c'est accepter que le chemin contienne

plusieurs périodes, plusieurs moments qui tous induisent leur lot de capacités, et d'incapacités. Soyons-en sûrs : ces octogénaires, ces nonagénaires, ce sont nous demain. Sachons-le : ces histoires de dentiers, de démence, de déambulateurs, et de souvenirs obsédants, n'ont que l'apparence de la science-fiction.

Serai-je un jour amenée à finir dans un tel environnement? En se posant la même question que Bérenger I^{er} dans *Le roi se meurt*, Véronique Griner-Abraham nous parle de la même chose que Ionesco : comment vivre en sachant ce qui se profile à l'horizon, sans l'oublier – mais sans devenir fou ? La réponse se trouve dans *Vieillissimo*, lorsque notre psychiatre écrit qu'elle ne sauve certes pas de vie, mais qu'elle « accompagne » avec amour, et intelligence, « les dernières années ». Au-delà de la fameuse *dépendance*, ce sont celles du bilan, où la vie revient à ce par quoi elle a commencé : les mots. Ils sont parfois effacés, absurdes, difficiles à discerner, tragiques aussi ; mais souvent drôles. On s'étonne couramment du peu de suicides survenus dans les camps de concentration nazis. On s'étonne, en somme, de la force du désir de vie. Pourquoi aimons-nous vivre ? D'où nous vient la curiosité de vivre ? Avec une sensibilité rare, un sens délicieux du burlesque, et une passion communicative, Véronique Griner-Abraham apporte ici des éléments de réponse à ce mystère envoûtant.

Arthur Dreyfus